

**PAGES
MANQUANTES**



LA TEMPÊTE APPAISÉE



SA GRANDEUR MONSEIGNEUR DECELLES

Sa Grandeur Mgr M. Decelles

Cinquième évêque de Saint-Hyacinthe

Le sept juillet, à la première heure du matin, s'endormait pieusement dans le Seigneur, Monseigneur Maxime Decelles, cinquième évêque de Saint-Hyacinthe.

Nous ne redirons pas les grandes œuvres qui ont rempli cette vie de prêtre et d'évêque, les journaux l'ont fait et toutes les mémoires en conservent le souvenir ému.

Deux qualités surtout marquaient d'une profonde empreinte la physionomie si sympathique de Monseigneur Decelles et attiraient vers lui, sa grande simplicité et son esprit de foi.

Il fut simple, quoique toujours digne, dans ses relations, dans ses conversations, dans toute sa vie. Prêtres et fidèles, amis et étrangers trouvaient auprès de lui le plus cordial accueil. Son grand bonheur était de se sentir en contact avec son peuple, de s'intéresser à ses besoins spirituels et temporels. Combien de pauvres gens sont venus au cours de ses visites pastorales lui raconter leurs malheurs ! avec bonté il les écoutait, puis savait trouver dans son cœur plein de tendresse des paroles de réconfort qui éclairaient et fortifiaient. C'était vraiment le père de tous.

Ceux qui ont eu le bonheur de connaître Monseigneur Decelles, ceux qui ont pénétré dans son intimité s'accordent à dire que le grand ressort de cette vie si riche en bonnes œuvres était un très vif esprit de foi. Quelle sereine et inébranlable confiance en la Providence dans tout ce qu'il entreprenait. Sans doute, son habileté d'administrateur sagace et prudent parvenait à faire disparaître bien des difficultés, sa bonté désarmait bien des oppositions humaine, son énergique persévérance triomphait de bien des obstacles, et souvent du plus terrible, de la maladie, mais surtout il comptait sur Dieu, en Lui il mettait toutes ses espérances et rien ne le décourageait. Sa mort si calme, après une vie pourtant si pleine de lourdes responsabilités ne nous montre-t-elle pas toute l'âme de Monseigneur Decelles.

Il nous reste à remplir un devoir très doux à notre cœur, c'est celui de redire en notre nom et au nom de tous nos amis, la bienveillance et le dévouement dont Monseigneur Decelles, à l'exemple de son saint prédécesseur, entourait toujours notre œuvre dominicaine. Il aimait à nous prouver publiquement son affection en étant de toutes nos fêtes et en s'intéressant aux travaux apostoliques, de nos missionnaires. Il a encouragé notre revue du *Rosaire* en ces derniers mois, il nous en disait toute sa joie. "*Continuez, Pères, ajoutez-il, vous faites du bien, beaucoup de bien, allez de l'avant.*"

A tous nos lecteurs, à tous les amis de la famille dominicaine, à tous

les associés du Rosaire en Canada, nous demandons une prière pour le repos de l'âme de notre évêque vénéré. Puisse le Seigneur lui accorder la récompense promise à ceux qui ont combattu le bon combat et qui, à l'exemple du divin Maître, ont passé sur la terre en faisant le bien.

A. V.

*La Révérende Mère Catherine Aurélie
du Précieux Sang*

(Née Anrèlie Caouette)



La Révérende Mère Fondatrice et Supérieure générale, Sœur Catherine-Aurèlie du Précieux Sang, est décédée dans la paix du Seigneur, au monastère du Précieux Sang de Saint-Hyacinthe, le 6 juillet 1905.

La Révérende Mère Caouette a tenu une trop grande place dans la vie religieuse du Canada et elle a trop sincèrement aimé notre Ordre pour que nous ne consacrons pas quelques pages de notre

Revue à redire ses vertus et ses œuvres. On a bien voulu, à ce sujet, nous communiquer de précieux documents dont nous ferons part à nos lecteurs dans notre prochain numéro.

Nos lecteurs ne l'oublieront pas dans leurs prières.

R. I. P.

Le Don de la Parole en St-Dominique



LII. quidem per spiritum datur sermo sapientie; alii autem sermo scientie secundum eundem spiritum.

A l'un est donnée par l'Esprit une parole de sagesse ; à un autre, une parole de connaissance selon le même Esprit (1 Cor. XII-8).

Notre Bienheureux Père S. Dominique a manifestement reçu du ciel le don et la mission de la parole. Pour ceux qui ne le voient qu'à travers les généralités d'une histoire peu connue ou les calomnies d'une histoire falsifiée, comme pour ceux qui l'entendent de plus près dans son rôle religieux et social, comme pour ceux enfin qui en fils aimants se pénètrent de son esprit et s'avancent jusqu'aux intimités de son cœur, S. Dominique est l'homme de la parole. La parole est sa force, son honneur, sa grâce, à lui.

Car, entendez-le aussitôt, il ne saurait être question pour l'apôtre du XIIIe siècle de cette parole toujours infirmie, si magiques qu'en soient les artifices, de ce verbe toujours condamné à l'impuissance, si resplendissantes qu'en soient les éclairs, parole et verbe que S. Paul rejetait comme n'étant que la chatouillante expression de la sagesse humaine. Ainsi définie, la parole n'est pas une grâce : elle est un don de la nature, ou un produit de l'art.

Mais quand Dieu appelle un homme au ministère de la prédication dans son Eglise, en même temps qu'il lui impose la mission de parler, il lui accorde le don de parler avec efficacité. Et ce don est absolument gratuit — sans doute, gratuit en ce sens que le bénéficiaire n'a rien fait pour le mériter — gratuit surtout en ce sens que le don de la parole ne lui est pas accordé pour sa sanctification personnelle, mais pour l'utilité commune de l'Eglise. *Manifestatis spiritus ad utilitatem.* Ces deux éléments, l'Esprit Saint comme principe, le salut des âmes comme foi, constituent la grâce de la parole.

Comme il me serait doux de m'attarder à vous dire dans quelle mesure abondante notre Bienheureux Père a

reçu cette grâce, quels effets de sainte révolution elle lui a fait produire dans le monde : des esprits revenus à la lumière, des milliers d'âmes rénovées, un pays tout entier, deux fois aimé par nous chrétiens et français, arraché au joug de l'erreur, un Ordre religieux fondé, et fondé exclusivement pour le ministère de la parole, je n'offre ainsi à votre regard que les principales gerbes de la riche moisson entassée par le fidèle serviteur dans les greniers du Père de famille. Oui, cet hymne de louange serait doux à mes lèvres, comme il serait doux à vos oreilles.

Cependant je sais une louange plus douce, un éloge plus glorieux qui consiste à chanter, non ce qu'un homme a fait, mais pourquoi il l'a fait, ses dispositions intimes étant incomparablement plus belles, plus instructives ainsi que ses dispositions extérieures. S. Dominique, estimant à sa juste valeur le don de la parole qu'il avait reçu et comprenant que ce don vient de l'Esprit comme principe, et tend au bien des âmes comme but, s'appliqua à ne jamais s'écarter du principe et à ne jamais dévier du but. C'est cette attention à suivre les inspirations de l'Esprit divin, et à poursuivre le salut d'autrui, qui seule a fait la force de sa parole. Car, selon la remarque du plus docte commentateur de S. Thomas, les prédicateurs qui s'écarterent de leur propre principe et de leur propre but posent un obstacle aux largesses divines et à l'influx des grâces. S. Dominique ne connut rien de ce double écart. Il ne posa aucun obstacle au libéral passage de la grâce — et j'espère, en le demandant à Dieu par l'intercession de la Vierge, qu'il y aura pour nous tous intérêt et profit à considérer en S. Dominique ce don d'une parole, qui n'a connu d'autre source que l'Esprit divin *per spiritum* et qui n'a voulu d'autre but que l'utilité de l'Eglise *ad utilitatem*.

I

Pour ne point faillir à la noblesse de la prédication évangélique, l'apôtre doit avant tout se pénétrer de l'Esprit de Dieu, vivre de cet Esprit d'une manière si continue et s'unir à lui d'une manière si étroite qu'il ne devienne plus que le porte-parole de la vérité éternelle. Enfant, adolescent, étudiant, prêtre, prêcheur, patriarche, S. Dominique, au fur et à mesure qu'il franchira une étape de sa course, entrera plus avant dans l'intimité de la connais-

sance et de l'amour divin. La vision de la mère indique manifestement la prédestination de l'enfant, la torche enflammée, loin de s'éteindre jamais, au cœur de Dominique, brûlera de feux d'amour toujours plus ardent, de même que la mystérieuse étoile, aperçue en vision sur la tête du nouveau-né, s'illuminera au front de Dominique de clartés toujours plus radieuses.

La Providence ne fait point les choses à demi, et comme tout repose sur l'éducation première et que rien hormis la grâce qui peut tout, ne peut en corriger les défauts, Dieu plaça auprès de l'enfant prédestiné une mère sanctifiée. Il ne me semble pas que l'on puisse expliquer l'économie du plan divin sur S. Dominique si l'on n'y introduit ce vivant élément de force et de douceur. "Après avoir reçu de sa mère la vie qui passe, il apprit d'elle à vivre de la vie de l'âme, de la vie de son âme. N'est-ce pas elle qui lui révéla le nom ineffable de Dieu ? N'est-ce pas vous toutes, s'écrie une âme dominicaine, n'est-ce pas vous toutes, mères de famille, qui avez appris à vos enfants à croiser les mains et à lever les yeux ? Croiser les mains ? Pourquoi ? pour prier Dieu, Jésus comme l'appellent les mères, et lever les yeux. . . oui ? Vers le ciel. Pourquoi vers le ciel ? Parce qu'il est bleu ? Non, parce que c'est là que nous aimons à placer la demeure de notre Père céleste. C'est vous qui nous invitez chaque matin, au réveil, à regarder vers Dieu et chaque soir aussi, quand vous venez auprès du petit lit blanc, nous enveloppant et nous disant, avec vos dernières tendresses, les dernières prières qui nous endorment, nous bercent et nous font envoler vers les anges (1)."

L'Esprit de Dieu, par la grâce du baptême et par l'éducation maternelle, a donc saisi l'âme de Dominique pour ne plus la quitter. Le voyez-vous, ce tout petit enfant, abandonner sa couche qu'il trouve trop douce pour étendre sur la terre nue ses membres délicats ? N'est-ce pas déjà la docilité passive aux inspirations de l'Esprit ? Et cette docilité, en vertu de laquelle rien de heurté, rien de violenté n'apparaît dans la genèse de S. Dominique. N'est-elle pas le trait caractéristique de toute sa vie, en même temps que le signe le plus certain de la présence de Dieu dans

(1) R. P. Didon.

son âme ? Tout respire la paix à l'ombre du vieux château familial, et quand à l'âge de sept ans, Dominique confié à un oncle prêtre, passera la seconde partie de son enfance sous la double autorité du sang et du sacerdoce, il croîtra, dit un historien, en âge et en esprit, s'élevant chaque jour par un progrès heureux à une plus haute vertu.

Quinze ans ! l'époque de la première crise de la vie d'un homme — l'époque de l'éveil, l'époque du bien entre-vu, et souvent hélas ! du mal commencé. Et à 18 ans Dominique est jeté en pleine université, et jusqu'à 25 ans il restera dans ce milieu, dans lequel il fallait qu'il parût pour comprendre et réaliser sa mission. La jeunesse des écoles a de tout temps séduit le cœur des Prêcheurs. Je ne sais quelles secrètes harmonies relie l'âme dominicaine à l'âme du jeune étudiant, et, de Jourdain de Saxe au P. Lacordaire, rien n'est beau à contempler comme ces mystérieuses affinités qui au XIII^e siècle attiraient au couvent la jeunesse universitaire et qui au XIX^e, créaient les Conférences de Notre-Dame. Ces dix années d'étude, Dominique les consacra à un travail qui ne connut aucune distraction. "Supérieur aux plaisirs de son âge, dit Thierry d'Apolda, il ne recherchait que la justice, attentif à ne rien perdre du temps, il préférerait aux courses sans but le sein de l'Eglise sa mère, le repos sacré de ses tabernacles, et toute sa vie s'écoulait entre une prière et un travail également assidus. Dieu le récompensa de ce fervent amour avec lequel il gardait ses commandements, et lui inspira un esprit de sagesse et d'intelligence qui lui faisait résoudre sans peine les plus difficiles questions." Vous le voyez, toujours la même affection, la même docilité à la direction de l'Esprit.

Avançant d'une étape de la vie de S. Dominique, contemplons un degré plus élevé de son union à Dieu. Le voici prêtre, et selon le ministère spécial dans lequel il s'est engagé, il a pour mission première le devoir sacré de la prière canoniale. La prière ! Par elle, l'Esprit descend en nous ; par elle, la lumière se fait ; par elle, le cœur s'apaise et s'échauffe tout à la fois ; par elle, vient l'amour, et dans l'amour, l'extase. C'est à la lettre que la prière pénètre les nuées des cieux, et depuis le balbutiement de l'enfant qui s'essaie à sa première formule jusqu'à la contem-

plation du parfait qui se perd dans l'Infini, la prière comprend et résume, en même temps qu'elle les agrandit et les développe les rapports de l'homme avec Dieu. Dominique passa bientôt maître dans cette science de la prière.

"Son cœur et ses sens veillaient toujours pour Dieu ; souvent il passait la nuit en oraison, et sa prière s'échappait en larmes et en soupirs ardents qui sortaient comme des rugissements de ses entrailles (1)." Et cette coutume prise au chapitre d'Osma, de consacrer à la méditation le temps du repos, notre Bienheureux Père aima de la continuer toute sa vie. Après les complies, disent les historiens, il envoyait les Frères au dortoir, et lui se cachait dans l'église pour prier. Or il priait avec de grands cris et des gémissements très forts, et son émotion éclatait tellement en sanglots que ceux qui dormaient dans le voisinage s'éveillaient, et étaient le plus souvent émus jusqu'aux larmes. Il passait ainsi la nuit en prière jusqu'à matines, et néanmoins il se levait pour matines, et chantait avec tant d'ardeur que sa voix s'élevait jusqu'au ciel. Après matines, son cœur s'occupait à veiller jusqu'à l'aurore pour le Seigneur qui l'avait créé, et il mettait une telle persévérance à la prière qu'on ne le vit jamais dormir dans un lit. Comprenez-vous maintenant le succès de l'apostolat de Dominique ? Il est tout entier dans cette prière inlassable, par la vertu de laquelle l'âme de l'apôtre ne s'écarte jamais de l'Esprit de Dieu. Sans métaphore aucune, elle lui est unie jour et nuit, et de ce contact incessant et fécond ont jailli pour le salut du monde une parole de lumière et un verbe de feu.

L'union à Dieu, commencé dans l'éducation et par l'étude, fixée dans la raison et par la prière, va se consommer dans l'abandon et par l'extase. Quelle union à Dieu plus inséparable, enseigne le P. Puy, que celle d'une âme résolue à laisser faire Dieu ? En effet, d'après S. Thomas d'Aquin, ce qu'on appelle parfait, n'est réellement tel qu'autant qu'il est réuni à son principe. Or si l'union à Dieu en ce monde ne se fait que par conformité de volontés, peut-on être uni à Dieu plus parfaitement qu'en le laissant faire, acceptant tout ce qu'il fait, et consentant amoureusement à tous les desseins qu'il lui plaira de faire

(1) Thierry d'Apolda.

accomplir en nous et de nous. "Ce divin laisser-faire, marque irréfragable de la prise de possession d'une âme par Dieu, comme il me plaît de vous le montrer en S. Dominique. Ah ! n'allez pas croire que ce qu'il a fait, il l'a fait parce qu'il l'a voulu. S'il en était ainsi, nous ne chanterions pas aujourd'hui ses louanges, et surtout ses œuvres n'auraient pas résisté à sept siècles de durée, d'indifférence ou de persécutions. J'irai plus loin.

A 36 ans, sous-prieur du chapitre d'Osma, accompagnant son évêque sur la route du Danemark, Dominique savait-il seulement ce à quoi Dieu l'appelait ? Allait-il remuer les foules par un mode nouveau de prédication, qui dans la suite des âges se transformerait dans la dévotion au Rosaire ? Devait-il réunir sous le cloître de Prouille des Vierges destinées à instruire les enfants nés dans l'erreur et à les en délivrer ? Était-ce l'hérésie des Albigeois qu'il devait confondre par la double autorité de la parole et du miracle ? Voyait-il dans le lointain toute cette légion d'âmes, qu'il devait engendrer à la vie religieuse et qui recevrait de lui un nom nouveau et une nouvelle mission ? Savait-il que moins de quinze ans plus tard la France et l'Espagne, l'Italie et l'Allemagne retentiraient de ce nom et bénéficierait de cette mission ? Non, cent fois non. — En franchissant les Pyrénées pour la raison la plus humaine de toutes, une raison diplomatique, Dominique ignorait tout cela et pourtant il fit tout cela.

Oui, pourquoi ? c'est que son âme était abandonnée aux mains de Dieu — semblable à la cire qui prend la forme que lui donnent et le moule et le feu ; — le moule de la conformité à la volonté divine, le feu qui est l'Esprit d'amour, — semblable aussi au fétu de paille que le souffle du vent emporte où il veut, du nord au midi et de l'Orient à l'Occident, et qui se trouvant aussi bien porté par la brise légère que par la tempête orageuse, se laisse conduire au but où il doit se reposer — semblable enfin, et d'une similitude plus exacte, à l'ami qui appuyant sa tête sur le cœur de son ami, n'a besoin que d'entendre les battements de ce cœur pour en connaître tous les desseins, pour en réaliser tous les désirs. Quand un homme en est arrivé à ce degré d'amour à Dieu et d'abandon à sa volonté, il peut remuer le monde entier pour le sauver.

Dominique avait atteint ce degré, et il plut au Seigneur d'attester par des prodiges sensibles l'intimité de cette union. Dominique connut les ravissements de l'extase ; plusieurs fois on le vit miraculeusement élevé entre le ciel et la terre ; pendant qu'il célébrait la messe, il était soulevé à plusieurs coudées au-dessus du sol. Une lumière céleste nimbait son front virginal, une joie extatique inondait son visage. Et que vous dire, moi, pauvre et pécheur, de ces colloques intimes, dont le son ne saurait être perçu par aucune oreille humaine et dont le langage immatériel ne saurait être exprimé en ce monde de sens et de passion. Ce n'est pas la terre, c'est trop beau, ce n'est pas le ciel, c'est trop tôt. C'est je ne sais quelle mystérieuse rencontre du ciel et de la terre dans l'âme de Dominique, ou pour dire moins mal peut-être, c'est l'oubli de toute la terre, c'est le rapt pur et ravi vers les régions de la lumière et de l'amour, c'est le tête à tête avec l'Esprit de Dieu lui-même. Et dans ce tête à tête Dominique reçoit la sagesse, et avec la sagesse, le pouvoir de la donner aux hommes ; il reçoit la science, et avec la science, le devoir de la communiquer. A l'un est donnée par l'Esprit une parole de sagesse ; à l'autre une parole de science selon le même Esprit. Et puisqu'il faut pour communiquer au monde cette sagesse et cette science, des lèvres humaines, Dominique prêtera ses lèvres, et puisque selon l'oracle évangélique la bouche parle de l'abondance du cœur, Dominique parlera abondamment et surabondamment des choses de Dieu. Tout son cœur est rempli, et puisqu'enfin la parole de l'apôtre est efficace dans la mesure où elle est unie à son principe, nommez-moi une parole plus efficace que celle de Dominique en me nommant une union plus magnifiquement réalisée.

FR. H. HAGE, O. P.

(A suivre)



Ce que dit la Rose !

Savez-vous bien ce que la rose,
Lorsqu'elle apparait le matin
Au baiser du soleil éclore,
La rose gloire du jardin.

Dit tout bas — oh ! la triste chose !
A l'homme heureux de son destin,
Qui, voyant le présent en rose,
Ne songe pas au lendemain ?

“ Admire-moi, car je suis reine,
Reine d'un jour, et c'est ma peine . . .
Mais aussi, passant, souviens-toi,

Que dans l'ombre la mort s'apprête,
Qu'aujourd'hui finissant la fête,
Demain, tu seras comme moi ! ”

— o —

Sur un livre de première communion

Le jour viendra peut-être, enfant, où, sur ta route,
Des insensés diront que Dieu n'existe pas,
Que l'âme est un mensonge et qu'on doit, quoiqu'il coûte
Profiter du présent sans nul remord, ni doute,
Puisque notre existense est bornée au trépas.

Oh ! ne l'écoute point cette voix mensongère,
Mais levant haut le front, réplique-lui : je crois !
Et pour rasséréner ton cœur, s'il désespère,
Souviens-toi de l'instant plein de paix, de prière,
Où tu reçus ton Dieu pour la première fois.

Ainsi tu resteras heureux dans ta croyance,
Gardant un idéal de force et de beauté ;
Et, ta tâche accomplie, un soir, sans défaillance
Puisses-tu t'endormir, radieux d'espérance,
Du grand sommeil qui doit t'ouvrir l'éternité !

La Bienheureuse Marguerite de Castello
(*Tertiaire Dominicaine*)

I.—L'ORPHELINE



ITTA de Castello est l'ancienne Tiferne, fondée par Caius Tifernius Sabinus, 700 ans avant Jésus-Christ. Pline, la nomme cité du Tibre, parce qu'elle s'étendait sur les bords de ce fleuve. C'était une ville municipale, cité sœur de Rome, ayant droit de suffrage, droit de noblesse et citation dans les fêtes publiques. Elle fut évangélisée au IIIe siècle par St-Crescent, soldat romain, patricien et martyr sous Dioclétien en 297. Brûlée et détruite par Totila et les Goths, elle fut reconstruite, vers le milieu du VIe siècle, par un de ses évêques, Florus, tifernate lui-même et plus tard son patron principal. C'est de cette reconstruction que date son nom de Cité du Château, sans doute parce qu'on employa à la rebâtir les matériaux des châteaux-forts environnants ruinés par les Barbares.

Elle est restée à travers les siècles recommandable par les vertus et la haute intelligence de presque tous ses chefs spirituels, comme autrefois par la noblesse et la valeur de ses gouverneurs militaires. Les habitants sont d'un commerce agréable et hommes d'honneur. Le site et le pays sont charmants. Mais ce qui en fait surtout l'honneur et le charme, c'est le tombeau de la jeune sainte, sa fille adoptive, et qui porte son nom dans l'histoire.

La Bse Marguerite en effet, n'était pas née à Citta de Castello, mais dans un village voisin, à Métola, qui avait lui aussi son Château fort, comme toute bourgade du XIIIe siècle qui se respectait. Il dépendait cependant de Citta, pour l'administration civile et militaire. Plus d'une fois, il avait essayé de briser par l'épée ce lien qui l'humiliait, mais toujours vaincu, il subissait la suzeraineté du plus fort, assez libérale, du reste.

C'est donc à Métola, que naquit en 1287, l'humble vierge dont nous allons raconter la courte et céleste vie. Malgré l'attrait de la légende, malgré la tentation souvent justifiée d'envelopper d'extraordinaire le berceau des

saints, les historiens font remarquer qu'aucun prodige ne salua sa naissance. Ni prédictions, ni visions symboliques, ni lumières sur la maison prédestinée, ni chants des anges à l'arrivée d'un des leurs sur terre, ni hurlements des démons sentant l'ennemi. Le malheur seul accompagna la nouveau-née. Le malheur ! Elle le trouvait dans sa famille, dont la fortune avait sombrée au milieu des orages politiques. Carisio, son père, et sa mère Emilia, réduits à la plus extrême misère, n'avaient plus hélas ! de leurs ancêtres, que le nom. Comme nous le verrons bientôt, la noblesse du cœur elle-même allait fléchir sous l'étreinte persévérante de la pauvreté et fuir les devoirs les plus sacrés de la paternité.

Le malheur ! Marguerite en portait le stigmatte attendrissant. Elle naissait aveugle et jamais ses lèvres émues ne devaient sourire à la lumière, à la lumière deux fois divine, qui nous fait voir le ciel et ceux que nous aimons.

Dieu, il est vrai, se vengeait des causes secondes, en inondant son âme de cette lumière surnaturelle qui l'attirait à Lui comme le soleil attire les fleurs obscures de nos champs. Dès sa plus tendre enfance, le doux nom de Jésus la charmait et en même temps que ses mains se joignaient, ses paupières flétries le cherchaient, Le Maître, qui enseigne sans images et sans ostentation de mots, remplissait son intelligence d'idées et son cœur d'amour. Dieu, Jésus-Christ, la Vierge Marie, les Saints, son père et sa mère, la pureté, la charité, l'obéissance, l'horreur et la haine du péché, occupaient tour à tour ses pensées encore frêles et donnaient à son visage une séduction de grâce angélique qui la faisait aimer de tous.

Ses parents seuls la trouvaient désagréable et ennuyeuse. Qui ne sait de quels soins ininterrompus il faut entourer un enfant, un aveugle, pour qui tout est nuit et tout est obstacle. Les riches achètent, pour ces malades, des gardes et ne perdent, à cause d'eux, ni un devoir, ni une joie. Le pauvre, lui, est obligé de vivre dehors, de longues heures, pour gagner le pain des siens. Et alors, ou il laisse l'enfant seul ou il le confie quand il peut, à la bienveillance souvent inattentive et importunée d'une camaraderie banale ! Or, Parisio et Emilia étaient pauvres, nous l'avons dit, très pauvres, et l'enfant était un

embarras. Que faire ? Citta de Castello était en ce moment là, un lieu de pèlerinage très fréquenté. Un frère convers franciscain, le frère Jacques, mort depuis quelques années, y faisait des miracles et son tombeau ne désemplissait pas de miséreux et de malades. Tous n'étaient pas guéris, mais tous s'en allaient pleins d'espoir. Pourquoi n'y pas mener Marguerite ? Le saint la guérirait probablement et qui sait ? avec la santé peut-être ramènerait-il le bien-être dans la maison. Des convaincus, des miraculés même les y encourageaient. On disait alors : Pourquoi n'allez-vous pas au Frère Jacques, comme en d'autres temps, on dit : Pourquoi n'invoquez-vous pas Saint-Antoine de Padoue ? Donc, un jour de foi plus vive ou d'ennui plus aigu, le père et la mère tenant chacun l'enfant par la main, la conduisirent au tombeau du Frère Jacques. Ils y prièrent longtemps, et Marguerite aussi, comme eux et plus qu'eux. A 7 ans, elle eut été si heureuse de voir comme les autres enfants ! Les heures passaient et rien ne venait du ciel ni rien du tombeau, ce tombeau que les yeux de la pauvre enfant regardaient obstinément sans le voir. Le Frère Jacques ne ferait pas de miracle, Dieu ne le voulait pas. Alors, quelque chose d'inhumain traversa le cœur de ces parents trop malheureux. D'autres, et nous en avons vu, soumis à la Providence mystérieuse du Père Céleste qui aime les nôtres mieux que nous ne les aimons, auraient repris, consolé l'enfant et, le cœur brisé mais vaillant, l'auraient simplement ramenée au logis, l'aimant plus encore. Ou même, ils auraient, dans un accès de sainte passion, baisé ces yeux purulents, bravant le mal à force de tendresse, et lui auraient dit comme ce père héroïque : *Va, ma pauvre enfant, ne pleure pas, ton père aura des yeux pour toi.* En Parisio et Emilia, dirai-je l'égoïsme ou la misère ? l'un et l'autre furent plus forts que l'amour. Sans bruit, ils se lèvent et, habileté cruelle ! profitant de l'infirmité de leur fille qui ne peut les voir, ils disparaissent sans regarder l'enfant, non, comme la noble esclave biblique, pour ne pas la voir mourir, mais pour n'avoir plus à la faire vivre.

Où allèrent-ils ? Pas à Métola, sans doute, où on aurait pu leur ramener l'abandonnée ! L'histoire dédaigneuse, à partir de ce moment, les oublie.

Ils étaient déjà loin, lorsque l'enfant, trouvant qu'on

la laissait bien longtemps à genoux et se croyant toujours entre eux deux, demanda si l'on n'allait pas repartir. Personne ne répondit.

Quel saisissement lorsqu'elle se trouva ainsi seule, dans un endroit inconnu, dans une ville dont elle ne savait que le nom ! Un autre enfant eut éclaté en sanglots, en cris, en appels désespérés de ses parents- Prédéstinée de Dieu, qui la voulait à Lui seul et voulait être Lui seul tout pour elle, il semble qu'elle sentit au fond de son cœur la caresse divine qui la tranquillisa pleinement. Elle continua sa prière et attendit.

Quelques personnes pieuses vinrent enfin, et trouvant l'enfant agenouillée près du tombeau, s'apitoyèrent sur elle. Souvent, dans les femmes vraiment pures et vertueuses, l'instinct maternel s'éclaire, se fortifie, s'universalise, au contact de la charité surnaturelle et tout enfant devient pour elles leur enfant. Il en fut ainsi pour les femmes de Citta de Castello. Cette enfant trouvée, elles l'adoptèrent et convinrent de la garder chez elles, à tour de rôle. Le pauvre petit oiseau mutilé avait retrouvé un nid !

FR. L. BOITEL, O. P.

(A suivre)

— o —

L'Enthousiasme

VOUS êtes au bord de l'Océan en furie, le tonnerre gronde au-dessus de votre tête et les éclairs jettent des lueurs sinistres sur la crête des vagues irritées ; le vent déchaîné mugit dans les profondeurs des rochers et soulève des tourbillons de sable et des montagnes d'écume ; les flots de la mer furieuse font entendre une harmonie terrible et se brisent avec un bruit sinistre sur les immenses falaises à la cime bleuâtre... Devant cet incomparable spectacle des éléments en furie, vous vous sentez tremblants, votre âme est émue, anéantie, devant cette grandiose manifestation de la puissance de Dieu, et il s'en faut de peu que, dans un élan sublime, vous ne

vous précipitez au milieu de l'ouragan, pour mêler, dans l'hyme de la nature, votre faible voix à la grande voix des mers ; c'est l'Enthousiasme.

La neige est tombée, les anges du ciel ont secoué sur la terre endormie les plumes de leurs blanches ailes ; la rivière chargée de glaçons resplendit comme une chaîne d'argent, et la ligne sombre des bois jette un long ruban noir sur cette robe nuptiale. Changé, le décor, le grand artiste est inépuisable. C'est le soir d'un beau jour d'été ; tout est calme, et est pur, et est silencieux d'un solennel silence, la nature est belle et est parée de verdure ; les fleurs exhalent leurs parfums, hymnes muettes au Créateur ; des nuages roses, fleurs aériennes se balancent dans les champs du ciel ; des souffles délicieux, comme des battements d'ailes d'un ange invisibles, se joue dans les grands bois et semblent mêler leurs divins frémissements, soupirs du ciel, aux sons mystérieux de l'Angelus du soir, soupirs des humains. Ah ! je vous le demande, ne sentez-vous pas alors votre âme tremblante d'émotion se dégager pour ainsi dire de ses liens mortels et, comme le prisonnier délivré de ses chaînes se hâte vers sa patrie, s'élancer bien loin et bien haut dans les pures régions de l'infini et s'énivrer du grand air de la patrie pendant ces quelques minutes, qui sont toute une éternité ? . . . C'est l'enthousiasme.

Partout, vous rencontrerez l'Enthousiasme devant la manifestation du beau, c'est-à-dire de Dieu, soit que vous frémissiez d'un saint effroi aux accents passionnés et puissants d'un Lacordaire ou d'un Berryer ; soit que vous assistiez à la mise en scène de nos grands tragiques et que vous entendiez raisonner à vos oreilles les admirables prophéties de Joad ou le sublime dialogue de Polyeute et de Pauline, ou les élans patriotiques et enflammés de la Fille de Roland ; soit que du haut des grands orgues d'une vaste cathédrale tombe sur une foule agenouillée le chant de mort du *Dies Irae*, ou le chant d'amour de l'*Ave Maris Stella*, partout vous aurez à souffrir ce martyr bien-aimé et ineffable de l'âme succombant sous le poids de l'Infini ! . . .

Voulez-vous voir encore l'Enthousiasme sur un autre champ de bataille et de gloire, dans la mâle poitrine du

soldat qui garde le feu sacré, l'amour de la patrie : la bonne patrie, c'est une mère, c'est une sœur ; on est triste de ses tristesses, malheureux de ses malheurs, fier de ses triomphes. " Les hommes, dit Madame de Staël, marchent tous au secours de leur pays quand les circonstances l'exigent, mais s'ils sont inspirés par l'Enthousiasme, de quel beau mouvement ne se sont-ils pas saisis ? Le sol qui les a vus naître, la terre de leurs aïeux, la mer qui baigne les rochers, de longs souvenirs, une longue espérance ; tout se soulève autour d'eux comme un appel au combat ; chaque battement de leur cœur est une pensée d'amour et de fierté. Dieu l'a donnée, cette patrie, aux hommes qui la peuvent défendre, aux femmes qui pour elles consentent aux dangers de leurs frères, de leurs époux, de leurs fils. A l'approche du péril qui la menace, une fièvre sans frisson comme sans délire hâte le cours du sang dans les veines ; chaque effort dans une telle lutte vient du recueillement intérieur le plus profond. L'on n'aperçoit d'abord sur le visage de ces généreux citoyens que du calme ; il y a trop de dignité dans leurs émotions pour qu'ils s'y livrent au dehors, mais que le signal se fasse entendre, que la lumière nationale flotte dans les airs, et vous verrez des regards, jadis si doux, si prêts à le redevenir à l'aspect du malheur, tout à coup animés par une volonté sainte et terrible."

Enfin, voici le dernier théâtre de l'Enthousiasme, j'allais dire de l'héroïsme, le jeune homme dont l'âme n'est pas accessible aux passions, mais qui sait les diriger, dont le cœur n'est pas ennemi du monde, mais qui sait le comprendre et qui le veut sauver, dit adieu à la terre, à ses plaisirs, à ses fêtes, à ses éphémères beautés, pour s'éprendre avec une sublime passion de la vraie et impérissable Beauté... C'est l'enthousiasme des âmes. Inclignons-nous.

OBJETS DE NOTRE ENTHOUSIASME.—LE VRAI

L'enthousiasme est un rayon et le rayon n'existe pas sans un foyer d'où il jaillisse, sans un centre qui lui fournisse ses éléments de chaleur et ses flots de lumière.—Or, ces rayons épars, qui illuminent les âmes enthousiastes, vers quel objectif tendront-ils, vers quel centre iront-ils confondre leurs feux ?

Le premier objectif, c'est le vrai.—La vérité est le grand besoin de l'homme : dans l'enfant de trois ans, qui jette à tout venant ses pourquoi et ses comment ; dans le jeune homme de vingt ou de trente ans, qui lutte désespéré entre la foi de sa mère et le scepticisme railleur ; dans le vieillard, qui, après avoir cherché dans les profondeurs de la science une réponse à ses doutes, s'adresse, au seuil de la tombe, le terrible Pourquoi ? C'est toujours le même homme, qu'il s'appelle Pascal, Alfred de Musset ou Jouffroy, c'est toujours le même homme avec son désir de savoir et sa passion de la vérité, de cette vérité qui se cache, comme le soleil derrière les nuages, comme les étoiles dans les profondeurs du firmament.

Nous, les heureux et les privilégiés, qui possédons la vérité et qui sentons se révolter notre âme quand on l'attaque, aimons-la avec enthousiasme et faisons-la aimer. Aimons la vérité dans les arts, dans la poésie, dans l'éloquence, mais surtout dans la vie ; la vérité dans les principes, la vérité dans les convictions et les croyances ; aimons l'Eglise qui est la gardienne de la vérité ; aimons Dieu qui est la vérité suprême.

LE BEAU

Le second besoin de l'homme, c'est le besoin du Beau. N'avez vous pas senti souvent, quand les horizons de notre monde intérieur s'assombrissent, quand les nuages de la tristesse voilent l'azur de notre ciel, dans ces pénibles moments où l'on se prend à verser des larmes amères et brûlantes sur l'égoïsme de ses frères, n'avez-vous pas senti votre âme altérée se soulever peu à peu au-dessus des misères et des amertumes de la vie et chercher inquiète autour d'elle et en elle, jusqu'à ce qu'une vision bienfaisante fut venue mêler le sourire à ses larmes ? C'était comme une faim et une soif de l'âme, elles portent le même nom l'Enthousiasme. Rassassions cette faim du Beau ; certes, ce ne sont pas les aliments qui manquent. — *La nature* a ses paysages gracieux et ses sites sublimes, ses cimes neigeuses et ses fraîches vallées, ses étincelantes couleurs et ses senteurs énivrantes, admirons-la dans ses riants décors et ses scènes grandioses ! — *L'âme humaine* a aussi sa mystérieuse beauté : admirons son éclatant reflet

sur un front noble et pur, la passion de ses élans sur les lèvres d'un illustre orateur, la sublimité de ses chants sur la lyre vibrante d'un poète inspiré ! — Enfin, par delà la Nature, par delà l'âme humaine, il est une Beauté que les hommes dans leur humble faiblesse, appellent idéale, mais en vérité bien réelle et bien vivante dans l'être suprême, là où elle est surtout, comme l'appelle Platon : "La splendeur du vrai."

LE BIEN

Un troisième et dernier objet doit exciter notre enthousiasme, c'est le Bien. — Et ici, nous avons le champ libre et la carrière immense. — Le mal nous entoure, nous assiège, étreints à tous les instants, sous toutes les formes. Mais à côté du mal triomphant et des détaillances superbes, que de nobles exemples. Si jamais il ne fut plus nécessaire, le bien ne fut jamais plus facile. Le chrétien doit commencer par résoudre sur lui-même le grand problème de la régénération sociale, demander à la vertu le secret du bonheur, façonner son âme sur le type immortel de la Beauté idéale, montrer en un mot que l'homme de bien est le plus grand des artistes. Mais l'élévation de l'être moral ne suffit pas ; ce n'est, pour ainsi dire, que le premier degré du bien, voici le second : dévouement à ceux qui nous entourent, guerre à l'égoïsme, fraternité catholique. Le calcul est l'ouvrier du génie, le serviteur de l'âme ; mais s'il en devient le maître, il n'y a plus rien de grand ni de généreux dans l'homme. Le calcul, le terre-à-terre, l'égoïsme, voilà l'ennemi. Tout ce qui est grand ici-bas est grand par le cœur ; quand le cœur manque quelque part, l'intelligence la plus pénétrante et le génie lui-même défailent tristement ; un génie sans cœur ressemble à ces pâles soleils des régions glacées du Nord, qui éclairent et qui n'échauffent pas, qui n'ont plus ni rayonnement, ni force, ni fécondité : fruits sans saveur, fleurs sans parfum ; c'est la mort. Mais le cœur, c'est la vie ! et l'acte de se dévouer, cet acte que toutes les sensations combattent et que l'Enthousiasme seul inspire est si noble et si pur que les anges eux-mêmes vertueux par la nature et sans obstacles pourraient l'envier à l'homme !

Chronique Dominicaine

LES RÉSULTATS DE LA PERSÉCUTION

Nous avons été profondément édifié, en parcourant ces jours derniers, le catalogue des religieux de la province du Rosaire des Philippines. Voici l'état actuel de cette fervente province : elle compte 497 religieux dont 7 évêques 86 sœurs dominicaine missionnaires. Outre leurs couvents de noviciat et d'études en Espagne, les Pères ont encore aux Philippines des missions très prospères. Ils conservent aussi l'enseignement à l'Université pontificale de Manille, reconnue Université de l'Etat par le gouvernement de Washington. Dans les autres pays, ils desservent deux vicariats et une préfecture apostolique en Chine, (Fo-Kien, Emoy, Fogan), deux vicariats apostoliques dans le Tonkin central et septentrional, une préfecture au Japon (île Shikoku). L'évangélisation dans toute l'île de Formose est confiée à leur zèle. Ils ont de plus un couvent à Rome, une mission au Vénézuéla, desservent une paroisse à Nouvelle-Orléans (Etats-Unis), et la préfecture de l'Urubamba au milieu des tribus sauvages du Pérou. Un certain nombre de religieux exercent le ministère sacré au Chili et dans d'autres pays.—Les sœurs dominicaines prêtent un concours dévoué aux missionnaires ; en Chine et à Formose, elles s'occupent de l'Œuvre de la Sainte-Enfance. — Comme Dieu se rit des efforts des méchants ! Voilà les consolants résultats auxquels ont abouti les tristes événements qui, à l'instigation des loges maçonniques, se sont déroulés aux îles Philippines, il y a quelques années. L'enfer n'a qu'à frémir de rage ; il n'aurait pu mieux servir la gloire divine.

VERS LES MISSIONS

Les plus consolantes nouvelles nous parviennent de nos missions lointaines. L'apostolat de nos Pères est visiblement béni de la Reine du Rosaire. Partout la moisson est abondante, mais bien peu nombreux sont les ouvriers.

Presque chaque mois, l'ordre de Saint Dominique

voit le nombre de ses missionnaires augmenter. Il y a quelques semaines un nouveau contingent de Pères Hollandais s'embarquaient pour Porto-Rico ; des Pères français et Belges s'établissaient à Formosa (Brésil). On annonce la fondation d'une nouvelle mission au Chili. Les provinces françaises renforcent leurs missions d'Asie, du Tonkin, de l'Amérique du Sud.

A tous nos lecteurs nous demandons l'aumône d'une prière pour ces courageux ouvriers évangéliques et pour que Dieu leur suscite parmi la jeunesse de nombreux imitateurs.

A LA MÉMOIRE DU CARDINAL BAUSA, O. P.

Il y a quelques semaines on inaugurait solennellement dans l'église dominicaine de *Santa Maria Novella* un monument à la mémoire du cardinal Bausa, de l'ordre des Frères Prêcheurs, mort archevêque de Florence le 15 avril 1899.

Le monument, œuvre du professeur Cesare Zocchi, ne pouvait être mieux placé qu'en ce lieu où frère Augustin Bausa reçut l'habit de Frère Prêcheur, célébra sa première messe et, durant de longues années, exerça le saint ministère.

AU GRAND CONSEIL BERNOIS

Le R. P. Bonaventure, dominicain allemand, a donné à Berne même, la ville fédérale de Suisse, une série de conférences religieuses qui ont eu le plus éclatant succès.

Le Journal de Genève loue ainsi l'orateur : "Son extrême tolérance tout imprégnée de douceur évangélique, a produit une profonde et favorable impression. Les lettres que le conférencier recevait quotidiennement d'auditeurs protestants lui prouvaient d'ailleurs quelle haute confiance il avait réussi à leur inspirer." Puis, après avoir montré qu'un langage si sincère et si chrétien contribue à la pacification confessionnelle, *le Journal de Genève* conclut ainsi : "Il y a une quinzaine d'années, quand le Grand Conseil bernois était agité par les déchaînements du Kultur-Kampf, qui eut pu prévoir l'heure d'apaisement où un moine catholique ferait sans provoquer aucun trouble,

dans cette même salle, l'apologie de sa croyance et recueillerait des témoignages d'estime et d'admiration jusque chez ceux qui ne la partagent point ? ”

NOS MORTS

Nous recommandons aux prières, le frère Simon Grapp frère convers décédé au couvent d'Aubange. Le T. R. P. Froget, maître en sacrée Théologie, auteur du remarquable ouvrage sur “ L'habitation du Saint-Esprit dans les âmes justes, ” décédé à Portiers.—Le R. P. Leroy, décédé à Paris après 53 ans de vie religieuse.—Le R. P. S. Dubray.

SAINT-HYACINTHE

Notre chère église de Notre-Dame du Rosaire vient de s'enrichir d'une magnifique statue de la Vierge, don d'un pieux et modeste paroissien, qui veut absolument se cacher sous le voile de l'anonyme. Cette statue, en bronze argenté, sortie d'un des plus célèbres ateliers de Paris, représente la Vierge du Rosaire, tenant en ses bras l'Enfant Jésus. La bénédiction en a été faite le premier dimanche du mois de juin, et à cette occasion, une procession, à laquelle une foule nombreuse assistait, s'est déroulée à travers les allées de notre parterre. La Vierge du Rosaire a ainsi béni notre couvent et notre paroisse, et nous la prions de bénir tout particulièrement le généreux donateur.

Madame Marie-Louise Trudeau, épouse de l'Honorable Juge A. C. Papineau, décédée à Montréal, le 16. Elle avait fait depuis plusieurs années profession dans le Tiers-Ordre sous le nom religieux de Sœur Jeanne d'Aza et portait aux fils de S. Dominique le pieux intérêt et la maternelle affection que sa B. Patronne eut pour le Saint Patriarche. Nos religieux ont eu la consolation de lui porter les derniers secours et de lui rendre les derniers devoirs de la religion. C'est le R. P. Gauvreau, Supérieur de notre couvent de Notre-Dame de Grâce et directeur de la Fraternité du Tiers-Ordre de Montréal qui a présidé aux obsèques dans l'église de St-Jacques de Montréal, assisté du R. P. Rouleau, comme diacre et du R. P. Dion, comme sous-diacre. Notre couvent de St-Hyacinthe s'est

fait un devoir de célébrer le 24 un service solennel pour le repos de l'âme de Madame Papineau qu'il regarde à bon droit comme une bienfaitrice insigne. Nous demandons à nos lecteurs de vouloir bien unir leurs prières aux nôtres afin de nous aider à acquitter envers elle et les siens notre dette de reconnaissance.

— o —

Revue Mensuelle

SOMMAIRE : La Saint-Jean-Baptiste, — Nos orateurs, — L'alcoolisme, — Notre langue, — Une année de semailles, — Reproches et compliments.

LA SAINT-JEAN-BAPTISTE.—C'est chose bien naturelle, n'est-il pas vrai, que dans une chronique du mois de juin, on dise un mot de la Saint-Jean-Baptiste. J'ai eu la bonne fortune d'assister à cette fête dans plusieurs villes de notre province, en particulier à St-Hyacinthe, à Montréal, à Québec. Partout, ces solennités, à la grande satisfaction du public sérieux, avaient un caractère de noblesse et de dignité, auquel, paraît-il, on n'était plus habitué. Les étrangers qui y assistaient pour la première fois, en ont été profondément impressionnés. Dans les processions qui, à cette occasion parcourent les rues de nos cités, on ne voyait plus de ces personnages grotesques, dont la seule exhibition est un défi au bon sens populaire. Ça et là, dans les cortèges, des chars allégoriques dont les personnages rappelaient à la foule émue les jours les plus glorieux de notre histoire ; puis, le long défilé des travailleurs et des citoyens, heureux et fiers d'affirmer la vivacité de leurs sentiments patriotiques. C'était véritablement la fête nationale. Comme il convenait à un peuple essentiellement chrétien, Dieu ne fut pas oublié dans ces réjouissances publiques. Convié par les autorités religieuses et civiles, le peuple en masse vint aux pieds des autels remer-

cier Dieu pour le passé et le supplier d'être toujours, dans l'avenir, le véritable souverain du Canada. Qui, en ce jour, n'a fait monter de son cœur à ses lèvres, une prière, pour que l'union des sentiments et des pensées qui fait les nations grandes et fortes se réalise toujours dans ce pays.

* *
*

NOS ORATEURS.—Au Canada, c'est un fait bien évident, on aime la parole publique : aussi, ne laisse-t-on jamais passer l'occasion de faire un discours. Quelle meilleure circonstance que la fête nationale ?

Nos orateurs, tant de la chaire que de la tribune, en ont amplement profité. Certains, craignant d'être des troubles fêtes, se sont bornés à la louange, et en un magnifique langage ils nous ont rappelé les plus belles pages d'un passé tout de gloire et d'héroïsme. D'autres, plus courageux, tout en voyant le bien et en l'exaltant, n'ont pu s'empêcher de dénoncer ce qui dans un avenir plus ou moins lointain paraît devoir être une cause de décadence, si nous n'y apportons pas un prompt remède. Ils ont signalé l'affaiblissement des convictions religieuses et patriotiques, qui fait que dans un certain monde, il y a tant de vendus livrant leurs consciences au dernier et plus fort enchérisseur, tant de girouettes qui changent au moindre souffle du vent, tant de pâtes molles que le premier venu, fut-il un sot, peut façonner à sa guise. Ils ont hautement affirmé en s'appuyant sur toute notre histoire que pour être et pour demeurer canadien-français, il fallait être catholique avant tout, il fallait suivre les traces de nos ancêtres à la fière et mâle stature. Ce langage a pu paraître dur et inopportun. C'est vrai, mais mieux vaut la vérité avec toute son apreté que des louanges fades et banales qui bercent et endorment, et conduisent à l'inaction et à la ruine.

Nous ne pouvons, on le comprendra aisément, mentionner tous les discours, on nous permettra cependant de signaler celui de Monsieur Filiatrault, prêtre de Saint-Sulpice, à la cathédrale de Montréal. Esprit méditatif et clairvoyant, il a su nous donner en un langage d'une parfaite tenue littéraire et avec cette éloquence qui charme et entraîne les masses et qui les charmera et entraînera tou-

jours, quoiqu'on en dise, d'utiles leçons, en nous montrant quelles doivent être les qualités du patriotisme canadien.

* * *

L'ALCOOLISME.—Au cours de ces discours, un mot est venu bien souvent sur les lèvres de nos orateurs soucieux de la grandeur et de la prospérité de notre race : *Guerre à l'alcoolisme.*

Personne n'ignore quels épouvantables ravages ce fléau fait dans nos grandes villes industrielles et parmi les travailleurs des champs ou l'ouvrier des chantiers ; quelles ruines morales et économiques, il accumule partout. Il y a quelques semaines, le sympathique docteur E. Saint-Jacques faisait à Montréal une conférence sur les ravages de l'alcool au point de vue de la santé. " Je sais, disait-il, quelle peur vous avez de cette grande mangeuse qu'est la tuberculose, — votre angoisse à la pensée de vous voir un jour la victime du vorace cancer, — mais pis encore est l'alcool.

Il ne se contente pas d'être le père adoptif des deux autres, qui au moins tuent leurs victimes en quelques mois. Mais lui les brûle à petit feu, — les dégrade peu à peu, et avant de conduire sa victime à la paralysie générale ou à la folie, il en fait une source de malheurs et de misères sans nom pour la femme et les petits, pour la famille et la société ; il s'agrippe à tout et descend tout avec lui."

Comment enrayer ce mal et prévenir ainsi *la dégénérescence de la race*, c'est là un des problèmes les plus vitaux de notre temps. "Les questions sociales nous enveloppent et nous obsèdent, disait un jour un homme d'Etat belge ; vous ne réussirez pas à les résoudre avant d'avoir vaincu l'alcoolisme, par lui toutes les réformes sont vouées d'avance à la stérilité."

Pour résoudre ce problème, les uns conseillent l'initiative de l'état, la monopolisation de l'alcool, la surélévation des droits, des mesures législatives sévères contre l'ivresse, la suppression d'un grand nombre de licences. D'autres préconisent pour combattre l'alcoolisme, l'enseignement aux enfants et aux jeunes gens. C'est ce dernier moyen qu'adopte M. le chanoine Sylvain, de Rimouski.

“ Le moyen le plus pratique et le plus efficace, dit-il, qui a été suggéré pour arrêter les progrès du mal et pour assurer notre avenir national, c'est l'éducation antialcoolique de l'enfance et de la jeunesse dans la famille et l'école. L'éducation de la toute prime enfance appartient aux parents, à la mère surtout. C'est elle qui a la mission de faire l'éducation de l'intelligence et de la volonté de son enfant. De bonne heure, le plus tôt possible, elle doit lui inspirer l'effroi de l'alcool ; puis former peu à peu sa conscience sur ce point, en faisant surtout appel aux sentiments religieux.”

Pour faciliter cette tâche, M. le chanoine Sylvain a composé un petit manuel antialcoolique. Clair, précis, pratique, il est appelé à faire le plus grand bien. Nous lui souhaitons de tout cœur, une rapide diffusion. M. Sylvain a fait là œuvre vraiment sacerdotale. N'est-ce pas le pape Léon XIII qui a prononcé cette parole : “ Dans ce grand combat déclaré à l'alcoolisme, il est nécessaire que les prêtres marchent à la tête de tous.” Et en même temps il aura contribué au bonheur et à la prospérité du pays (1).

Etant de passage à Québec, lors de la fête de Saint-Jean-Baptiste, j'assistais au défilé de la procession. Les drapeaux multicolores et aux formes les plus diverses claquaient au vent. La foule, une rosette tricolore et une feuille d'érable à la boutonnière remplissait les rues. Le cortège approchait, déjà on entendait les bruyants accents des fanfares. Tout à coup une voiture vint à passer. Un formidable éclat de rire l'accueille. C'était un camion chargé de caisses de liqueurs. Et tandis que les curieux applaudissaient le charretier heureux d'une telle popularité ; “ voilà notre ennemi,” me dit avec tristesse un vénérable ecclésiastique. Et me rappelant le mot célèbre d'un mandement d'un archevêque de Rennes, le cardinal Brosais Saint-Marc : “ Peuple breton, quand tu pourras passer devant un cabaret sans t'y arrêter, tu seras le premier

(1) Petit manuel : prix l'unité 5 cent., la douzaine 50 cent., le mille \$20. Edition spéciale pour la propagande \$8 le mille. Nous apprenons que Mgr de Chicoutimi vient de demander à l'auteur 15,000 exemplaires pour ses écoles.

peuple du monde," "comme cela s'applique à nos canadiens !" ajouta-t-il.

* * *

NOTRE LANGUE.— Soyons fidèles à notre langue. Tel est d'ordinaire l'un des points de tout discours de la Saint-Jean-Baptiste. J'ai particulièrement remarqué sur ce sujet un discours plein de bon sens pratique d'un jeune étudiant. Après avoir vertement blâmé la jeunesse de la négligence qu'elle apporte dans l'étude de la langue française, il s'élevait avec force contre la ridicule et souvent prétentieuse manie d'introduire dans la conversation des mots anglais. On travaille beaucoup dans les collèges à détruire cette habitude. Certains journaux comme le *Nationaliste* et la *Vérité* menent quand l'occasion s'en présente une vigoureuse campagne contre cet abus. Nous ne saurions trop les féliciter du zèle dont ils font preuve dans cette lutte pour la pureté de notre langue. Il existe même à Québec une revue *Le bulletin du bon parler français*. Je la connais trop peu pour en parler. Je n'ai eu que très rarement de ces numéros sous la main ; mais on en dit beaucoup de bien. Quand j'aurai fait plus ample connaissance avec elle j'en reparlerai.

A ce propos, voici ce que je lisais tout récemment dans une revue européenne *Le Chasseur Français*, sous la signature du prince Charles de Bourbon. On verra combien ces lignes qui ont été écrites pour la France s'applique au Canada :

"Le lecteur a dû remarquer que depuis le commencement de cet entretien je me suis rigoureusement abstenu d'employer de ces termes empruntés à la langue anglaise et qui sont particulièrement en faveur auprès des chasseurs et du monde des courses. N'étant pas excessif, je reconnais volontiers que l'on se trouve quelquefois dans l'obligation d'employer des expressions tirées de l'anglais pour la raison très valable que leurs synonymes n'existent pas en français ; mais je tiens à m'élever contre l'intrusion de ces mots dont il est fait un abus ridicule, à tel point que les braves Français, qui ne sont pas encore atteints de ce mal, terrible indice de la dégénérescence de notre race et qui a nom snobisme (pédantisme), ne peuvent se mêler aux conversations ayant les sports pour sujet, ne compre-

nant rien à ces termes semi-sauvages ; abus ridicule encore, parce que ces mots d'importation britannique restent incompris la plupart du temps par les anglais eux-mêmes, tant les Français les prononcent d'horrible façon. Nous sommes en France et nous avons l'intention de nous occuper du perfectionnement d'une race française ; bannissons donc de notre répertoire cynégétique toutes ces inutiles expressions anglaises, pour ne faire usage que de notre belle langue française, la seule usitée dans la diplomatie : c'est bien une preuve de valeur ce me semble. La langue anglaise peut avoir sa valeur également, je n'en disconviens pas ; mais laissons-la dans la bouche des Anglais, elle sert admirablement leur façon de penser, et ne saurait servir la nôtre. Une langue n'engendre pas une façon de penser, c'est au contraire la façon de penser qui engendre la langue. Un petit exemple en passant. En Angleterre, pays hospitalier entre tous (?), un ami vous dira, vous recevant chez lui : "Take a chair and seat down," En mot à mot de bon français ceci veut dire : "Prenez une chaise et asseyez-vous par terre." C'est être évidemment très hospitalier et pousser très loin l'économie des meubles ; mais nous autres Français nous ne saurions admettre pareil sans-gêne. Tout au plus est-il toléré comme plaisanterie entre intimes dans le fameux "Prends un siège, Cinna, et assieds-toi par terre." L'exemple est suffisant, je crois ; et je vois vraiment pas pourquoi certains ont cru nécessaire de remplacer les mots : généalogie, poignée de main, piste, poseur ou pédant et quelques centaines d'autres, par les mots : pedigree, shake hand, turf, snob, etc."

UNE ANNÉE DE SEMAILLES.—Tandis que d'autres fêtaient joyeusement Saint-Jean-Baptiste, un certain nombre de jeunes gens se réunissaient à Montréal, loin des agitations bruyantes, dans le calme d'une paisible retraite. C'était les membres du comité fédéral de l'Association catholique de la Jeunesse Canadienne française.

Ensemble ces jeunes, à l'âme pleine d'ardeur et d'enthousiasme, regardaient le travail accompli depuis le congrès de l'année dernière. C'était pour eux l'heure ou le laboureur, debout devant son humble logis contemple son

champ où sous la tiède brise du soir ondoie légèrement la moisson que dore les derniers rayons du soleil couchant.

Le grain jeté en terre par ces jeunes et hardis semeurs a-t-il fructifié? Après le congrès de juin 1904, environ 250 membres donnèrent leur adhésion à l'association. Aujourd'hui 580 jeunes gens font partie des cercles d'études. Peut-on désirer récolte plus abondante? Non. Il est préférable d'aller lentement, de n'admettre dans les rangs de cette phalange d'élite, que des cœurs vaillants. A quoi bon vouloir tout englober. C'est là souvent une cause de ruine pour les associations. Traîner à sa suite des membres morts ou sans vie abondante, c'est alourdir sa marche et s'est s'exposer à mourir de fatigue, avant d'avoir atteint le but.

Pendant dix mois de l'année, l'Association a publié un bulletin, qui d'après certains, aurait pu être plus intéressant. C'est vrai, certains numéros étaient un peu faibles, comme on dit dans les bureaux de rédaction. Nous pouvons critiquer à notre aise nous qui ne mettons pas la main à la pâte; mais n'oublions pas que cette Association est à ses débuts, qu'elle a eu cette année de rudes passes à franchir, et qu'exiger l'absolue perfection d'une œuvre de jeunesse c'est presque aussi difficile que de prendre la lune avec ses dents.

Nous ne doutons pas que dans ces réunions des résolutions n'aient été prises pour assurer le progrès de l'Association. De Montréal, les délégués sont revenus, nous dit-on, réconfortés, plus confiants dans l'avenir, tout prêts à affronter de nouvelles difficultés: cela est fort important pour des jeunes gens qui ont souvent à triompher d'obstacles sans cesse renouvelés, à lutter contre la routine et la malveillance.

Ces jeunes gens méritent tous nos encouragements, ils font là une œuvre dont l'avenir montrera l'utilité et la nécessité. Qu'ils aillent donc de l'avant. Aujourd'hui, ils sont mieux compris. Les objections se dissipent, les préventions disparaissent, et l'opposition fait place à la plus franche sympathie. On reconnaît volontiers qu'ils ne sont pas ce qu'on avait cru des révolutionnaires qui veulent tout renverser, ni des prétentieux empressés de s'émanciper de toute direction, ni des sots qui croient que rien de

bien n'avait été fait avant eux. On aime à voir en eux des jeunes gens qui veulent se préparer aux luttes de demain, qui veulent être de bons citoyens et de fervents catholiques. Qui donc oserait leur faire un crime de cette ambition, en est-il une plus noble, une plus légitime ? Continuez jeunes gens, ne vous laissez pas décourager par les oppositions, s'il en reste encore. Dans le silence de l'étude initiez-vous aux graves questions qui agitent notre société. Une des personnalités les plus éminentes de notre clergé, Mgr Mathieu, recteur de l'Université Laval vous y invite : " Les jeunes gens qui sont destinés à appartenir aux classes dirigeantes de la société, dit-il, ont particulièrement le devoir de s'instruire des grandes et difficiles questions qui touchent aux intérêts les plus sacrés de la société, afin de se rendre capables de combattre les préjugés, de dissiper les malentendus qui, avant longtemps, se manifesteront ici et pourraient avoir de funestes conséquences."

Et parlant d'une association pour l'étude des sciences sociales qui vient de se fonder à Québec, il ajoutait ces paroles que je livre aux méditations des jeunes et même de certains vieux : " Les fondateurs de cette nouvelle société ne veulent pas mériter ce reproche. Ils désirent donner à l'étude des questions sociales, les loisirs qu'ils déroberont à leurs distractions légitimes, afin de se rendre capables de combattre ces doctrines fausses, anti-chrétiennes, anti-sociales qui, dans les vieux pays de l'Europe, ont produit déjà de si regrettables bouleversements et qui finiront tôt ou tard par faire leur apparition dans notre cher Canada . .

Nous espérons que nos meilleurs élèves formeront partie de cette société. Ils seront reçus avec plaisir ; c'est le privilège des jeunes d'imprimer à toutes les œuvres qu'ils abordent le charme de leur âge et le sceau de leur âme généreuse. Groupés ainsi autour de ceux qui ont plus de science et plus d'expérience qu'eux, ils feront amplement provision de principes sûrs, de connaissances exactes ; puis, quand le souffle de la Providence nous enlèvera ces élèves et les dispersera comme une semence féconde sur tous les points du pays ; ils pourront faire entendre aux ouvriers, aux pauvres, aux riches, une parole éclairée ; car ils auront l'intelligence de l'heure présente, ils en connaîtront les besoins, les maux, les ressources ;

ils se seront convaincus que l'Eglise est toujours ce qu'il y a de plus propre à soulager les maux de l'humanité, à diriger ses aspirations, à assurer les réformes désirables, à procurer la paix sociale. Ils ne seront pas de ces chrétiens qui se tiennent les bras croisés, qui se contentent de faire de belles théories philanthropiques, ils mettront aux services de leurs pays, avec l'infatigable dévouement puisé dans les sentiments de la fraternité chrétienne, la fermeté de caractère qui vient de la netteté des principes et la droiture du jugement qui découle naturellement de la vraie doctrine."

* * *

REPROCHES ET COMPLIMENTS.— Cette chronique est déjà bien longue pour un temps de vacances ! Et cependant j'ai là sous mes yeux des revues et des journaux où ça et là, j'aperçois des articles encadrés de rouge et portant en marge un gigantesque point d'interrogation. Faut-il les remettre dans ma valise sans en parler ? J'écris cet article au milieu d'une si belle nature que je ne me sens pas le goût de dire des choses déplaisantes. Devant moi le golfe du Saint-Laurent, la mer comme on dit ici, étend sa vaste étendue bleue, où un à un se reflètent tous les nuages qui passent. Doucement les vagues plaintives viennent mourir sur la grève. Au loin, la chaîne des Laurentides ferme l'horizon... Allons vite, je l'ai promis. Ce sera court, j'ai hâte, en oubliant le monde, de jouir d'un coucher de soleil qui s'annonce magnifique.

Certaine chroniqueuse de Montréal, me trouverait bien sévère, je suis sûr, si je lui montrais du doigt quelle sottise elle a écrite, peut-être sans le savoir, en parlant de direction et de la vie contemplative. Faut-il l'en blâmer ? non, il est plus charitable de la plaindre, car il n'est pas donné à tout le monde de comprendre ces choses-là.

Un journal de Montréal annonçait il y a quelques jours la nomination à l'Académie Française de M. Etienne Lamy, sous ce titre très suggestif : *Un illustre inconnu*. L'auteur de cette note, s'il n'a pas eu de mauvaises intentions, n'est pas très au courant du mouvement littéraire français. Peut-être lit-il avec plus d'attention les journaux boulevardiers dont il nous reproduit si souvent les articles, que les grandes revues parisiennes auxquelles

collabore depuis de longues années le nouvel académicien. Le rédacteur de la note en question pourrait lire avec profit une page que consacre à M. Etienne Lamy une chroniqueuse d'un journal du soir. Il y apprendrait que la politique n'est pas le seul titre du nouvel élu au fauteuil sous la coupole.

Terminons par un mot aimable. Il est à l'adresse de M. *Thomas Chapais*. Personne n'ignore que son beau livre sur *Jean Talon* vient d'être couronné par l'Académie Française qui a décerné à l'auteur l'un des prix consacrés à honorer les plus beaux travaux historiques publiés dans le cours de l'année. Nous ne voulons pas féliciter M. Chapais pour son ouvrage, nous lui souhaitons seulement d'avoir beaucoup de lecteurs et nous faisons le vœu qu'il donne bientôt au public les études qu'il prépare sur les autres intendants de la Nouvelle-France. Lu, ce livre fera aimer davantage notre beau pays. C'est la seule récompense humaine que désire le bon patriote qu'est M. Chapais.

Nos compliments également à M. Désaulniers pour sa monographie de St-Guillaume. C'est un travail consciencieux et fort méritoire, car suivant un passage de la préface, l'auteur n'a pas vu toujours s'ouvrir aussi facilement qu'il l'eut désire les portes des archives.

A. VUILLERMET.



IMPRIMATUR :

† MGR F. X. BERNARD, Vic.-Capitulaire.

RÉDACTION - - - fr. A. VUILLERMET.

ADMINISTRATION - fr. C. DOYON.